

Edward Barry

(1809-1879)

Par Évelyne Ugaglia



Ce Toulousain d'adoption a été une figure de la culture locale, et aujourd'hui encore les Toulousains et amateurs d'art lui doivent beaucoup. Son nom et son prénom évoquent ses origines anglo-saxonnes. Dans le courant du XVIII^e siècle, son grand-père paternel avait dû fuir les persécutions lors de la Guerre d'indépendance qui ravageait l'Irlande. Il s'était installé en France, à Vienne. Un de ses fils embrassa la carrière militaire, et c'est dans le nord de la France, à Avesnes, que, le 27 mai 1809, naquit Edward.

Enfant brillant, passionné de lecture, il s'intéresse à tout mais affectionne rapidement les beaux livres qu'il collectionne, de même que les insectes, les papillons, les minéraux, et déjà des médailles et des objets plus étonnants pour un enfant : les cartes de géographie et les partitions musicales. Parallèlement, il apprend le violon, dont il deviendra un excellent instrumentiste.

Pris en charge par son grand-père maternel, il est pensionnaire au collège parisien Sainte-Barbe. Après le baccalauréat, il entre à l'École Normale Supérieure où il suit les cours du grand historien Michelet qui le marque profondément et auquel il n'aura de cesse de ressembler. Il en sort à vingt-trois ans, agrégé d'Histoire et docteur en Littérature. Sa thèse *Essai sur les vicissitudes et les transformations du cycle populaire de Robin Hood* sera aussitôt publiée. À l'École Normale Supérieure, il se fait remarquer par son goût prononcé des belles choses. Élégant, il aime être entouré de beaux objets. Ses contemporains disaient qu'il avait horreur de la banalité, "du vulgaire, aussi bien en art que dans la pensée et dans l'expression". Il déteste ennuyer les autres mais aussi s'ennuyer lui-même et affiche une grande franchise, toujours très polie bien que parfois caustique. Il a un profond respect à l'égard de ceux qui développent des opinions franches, même contraires aux siennes.

Devenu professeur d'Histoire, sa première nomination dans un collège lyonnais ne le passionne pas, mais, à la même époque, la chaire d'Histoire de la faculté toulousaine est vacante, les enseignants s'y succèdent. Aussi, en 1833, le ministre François Guizot le nomme sur ce poste, comme chargé de cours seulement car il n'a que vingt-quatre ans. Il fera ensuite toute sa carrière à Toulouse, où il est nommé professeur en juin 1840.

La même année, il devient membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, puis en 1859 de la Société Archéologique du Midi de la France, dont, neuf ans plus tard, il devient le secrétaire général jusqu'à son décès inattendu le 19 mars 1879.

De sa vie privée nous savons peu, sinon qu'il rompt en 1842 avec la tradition familiale puisqu'il épouse, lui petit-fils de réfugiés irlandais catholiques, une jeune femme protestante, Mathilde Émilie Teulon, fille d'Émile Teulon, conseiller puis président de la Cour d'Appel de Nîmes, ancien député du Gard. Son épouse garde sa confession et élève leurs trois enfants selon ce rite.

Comme enseignant, s'il se veut l'élève de Michelet, sa passion pour l'histoire ancienne des peuples, de l'Antiquité et du Moyen Âge l'amène à l'histoire du grand sud. C'est à ce titre qu'Ernest Roschach, archiviste toulousain et conservateur du Musée de Toulouse, lui propose de participer à la nouvelle rédaction augmentée et corrigée de *l'Histoire générale du Languedoc* des Bénédictins dom Claude de Vic et dom Joseph Vaissette, publiée par l'éditeur

librairie toulousain Privat à partir de 1872.

Professeur, il estime que ses étudiants ne sont pas assez cultivés. Aussi publie-t-il plusieurs manuels synthétiques d'histoire. En fin de carrière, il semblerait que ses cours soient davantage des causeries dans lesquelles il fait de nombreuses digressions. Parallèlement, il continue ses recherches en particulier sur les inscriptions latines, et suit les découvertes d'autels votifs, dans les Pyrénées ou à Narbonne. Ses communications dans le cadre des sociétés savantes n'ont pas systématiquement donné lieu à publication. Certains savants contemporains de son époque ne sont pas toujours d'accord avec ses interprétations et contestent ses talents d'épigraphiste, notamment son cadet Otto Hirschfeld, éminent épigraphiste allemand qui publia de nombreuses inscriptions dans le *Corpus inscriptionum latinarum*. Barry lui-même fustige souvent les théories d'une figure toulousaine de son temps : Alexandre du Mège.

Il ne travaille pas seul, mais entretient des relations avec un réseau de savants ou de personnalités qui l'aident à développer son sens de la collection et à amasser une importante quantité d'objets.

S'il passe auprès de ses confrères pour un archéologue, nous le considérons plutôt comme un collectionneur passionné d'objets. Pour lui, ces artefacts, que d'aucuns peuvent trouver vernaculaires, doivent servir à l'étude des peuples anciens qui le passionnent. Membre de plusieurs sociétés savantes, françaises et étrangères, il tisse, pour être aidé, un réseau de personnalités érudites, d'antiquaires, d'amateurs comme de chercheurs.

Ses centres d'intérêts étaient très variés si on en croit le catalogue de la vente réalisée par ses successeurs chez Drouot en 1880 et la liste des œuvres, très nombreuses et très variées, qu'il disperse de son vivant.

La vente parisienne réalisée par ses héritiers, faute de l'acquisition par la Ville de Toulouse qu'avaient sollicitée la Société Archéologique du Midi de la France et l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, fait état de meubles, d'ivoires, de bronzes médiévaux, de la Renaissance et de l'époque moderne, de sculptures en bois des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, comportant de nombreux sujets religieux ainsi que quelques tableaux dont *L'Adoration des Bergers* de Bassano - s'agit-il du tableau conservé aujourd'hui à l'Accademia de Venise ? -, une œuvre de Zurbaran, et un très beau triptyque allemand de 1500. Cette vente a dispersé quatre-cent-dix-sept œuvres de sa collection, acquises par des collectionneurs privés mais aussi publics, comme le Musée du Louvre, le Musée de Nîmes et le Metropolitan Museum of New York.

Dès les années 1860, Barry avait commencé à se dessaisir de quelques objets. À Nîmes, patrie de son épouse, il vend, en 1863, huit-cent-soixante et une monnaies (grecques, ibères, gauloises et romaines) et médailles pontificales et de grands personnages, ainsi que cent-cinquante-quatre poids monétaires anciens dont trente de villes du Midi. Lors du développement du musée Ingres à Montauban, il vend à cette cité cent-soixante-dix monnaies romaines.

Quelques années plus tard et peu de temps avant sa mort, il réussit à vendre à la Ville de Toulouse une grande partie de sa collection d'objets archéologiques constituée tout au long de sa vie. Aujourd'hui, le musée Saint-Raymond, musée archéologique, conserve dans ses archives la délibération du conseil municipal stipulant cette acquisition assortie de l'inventaire rédigé après la vente par Ernest Roschach, alors conservateur du Musée de Toulouse.

C'est à partir de ce fonds que l'on peut, semble-t-il, mieux saisir la personnalité de cet

historien collectionneur. Concernant les objets archéologiques en bronze antique, Barry divise ces derniers en deux périodes : romaine et antérieure. Pour lui, si les objets ne sont pas romains, grecs ou étrusques, ils sont gaulois. Ce professeur semble ignorer ou néglige les recherches et les regroupements chronologiques de l'histoire de l'humanité mis au point par son contemporain Christian J. Thomsen (1788-1865), du Musée Royal de Copenhague.

La collection d'Edward Barry passait pour exceptionnelle. Il en était conscient. Il accepta cependant d'en réduire le prix et même qu'il soit payé en deux annuités. Bien que votée lors du Conseil municipal du 21 janvier 1874, en raison d'une instabilité politique du moment, la vente devient effective seulement lors du vote municipal du 20 décembre 1874, selon le souhait du nouveau maire François Gustave Vicomte Toussaint. Les objets entrent au musée au début de l'année suivante.

Trois ans plus tard, la Ville lui achète une autre série remarquable de cent-vingt-six figurines de bronze : des représentations de divinités, de Héros ou de simples personnages, et une série de représentations animalières de très grande qualité. Barry les a certainement acquises chez des marchands, dont Rollin et Feuillant, à Paris, à d'autres collectionneurs comme le baron Dupré, Lefèvre, Pourtalès ou Jules Soulage, dont il mentionne parfois les noms, ou auprès de personnes qui les avaient découvertes. Cependant, lorsqu'il transmet le nom du lieu d'une acquisition, il ne précise que très rarement si cela correspond au lieu de la découverte et, encore moins, les circonstances de sa mise au jour. Ceci ne semble pas l'intéresser. C'est ainsi que pendant dix ans, il fait littéralement piller une nécropole du premier Âge du Fer dans les Hautes-Alpes sans se soucier de ce que ces objets révélaient sur les rites funéraires mis en œuvre.

À partir des années 1850-52, il débute une collection de stathmistique selon le mot qu'il emploie lui-même, c'est-à-dire une collection de poids de villes du Midi de la France, médiévaux, Renaissance et jusqu'à 1789, généralement timbrés du sceau ou des armoiries d'une certaine ville. Si cette collection n'a pas été publiée, elle a été dessinée et le recueil est conservé au Conservatoire numérique des Arts et Métiers. Au décès de Barry, l'Académie, avait sollicité la Ville de Toulouse pour qu'elle l'acquière. La collection appartient aujourd'hui au Musée Paul-Dupuy, musée d'art décoratif.

La passion de la collection l'emportait sur la rigueur scientifique et sur le sens historique même si Barry prétendait que chaque objet, si vernaculaire soit-il - et en ce sens il n'avait pas tort - contribuait à la connaissance de l'humanité. Ses collections ont rarement donné lieu à une étude générale technologique ou historique. Il était reconnu comme archéologue car il s'intéressait au passé de l'humanité, mais ce n'était pas un homme de terrain, et cette forte lacune ainsi qu'un manque de hauteur de vue ne lui permettaient pas de sortir de l'objet pour en tirer des conclusions sur des mœurs, des pratiques, des éléments culturels ou civilisationnel.

Cependant, grâce à sa passion, les musées se sont enrichis, en particulier le Musée Saint-Raymond ou le Musée Paul-Dupuy, mais aussi le Musée de la Romanité de Nîmes, le Musée Ingres de Montauban, et, de manière plus inattendue, le Metropolitan Museum de New York. Ce dernier a acquis une partie de la série des meubles médiévaux, de la Renaissance ou d'époque moderne provenant de la collection Barry, ainsi qu'une exceptionnelle série d'ivoires et de verreries.

Edward Barry a joué un rôle fondamental dans l'enrichissement des collections muséales, en particulier pour Toulouse, sa ville d'adoption.